

JEROME MEIZOZ, CHERCHEUR, ESSAYISTE, AUTEUR

12-13 janvier 2002

Jeune écrivain, également enseignant, Jérôme Meizoz est un amoureux de la langue écrite. Et le prouve dans ses propres textes ou recherches.

Né en Valais en 1967, Jérôme Meizoz enseigne la littérature française à L'Université de Lausanne et la littérature romande à l'Université de Genève. Il est, par ailleurs, l'auteur d'une thèse, d'essais et de récits. Rencontre avec un auteur prolifique.

Le Courrier: Vous êtes l'auteur d'une thèse, d'essais et de nouvelles ou récits brefs. Quels rapports entretiennent en vous l'auteur et le chercheur ? Dans quelle mesure l'un influe-t-il sur le travail de l'autre ?

Jérôme Meizoz: Michel Foucault disait que tous ses travaux étaient des "fragments d'autobiographie". Je partage cette opinion: ce qui motive à la recherche, à l'origine, relève pour moi de questions existentielles qui font le sel du travail intellectuel... Sinon, pour moi, cela ne vaudrait pas une heure de peine. Dans mes récits et essais, ce sont des motifs proches qui sont interrogés de manière différente : la langue parlée, l'expérience populaire de la dépossession culturelle, le rôle de la mémoire, etc. Les deux faces de mon travail ne s'influencent pas, et aucune ne prime l'autre: elle se complètent, si vous voulez.

La désignation "d'auteur romand" a-t-elle un sens pour vous ? Vous reconnaissiez-vous une quelconque spécificité linguistique, ou littéraire, identitaire ?

- Les auteurs romands n'aiment pas être considérés comme tels, cela les restreint trop... Je les comprend: ils se sentent écrivains, c'est tout. Ceci dit, la situation des écrivain-e-s en Suisse romande a ses singularités, et induit un rapport particulier à l'espace littéraire hexagonal: ils écrivent en français sans être français, leurs ouvrages sont mal diffusés en France, malgré les efforts louables des éditeurs, leur tradition littéraire et linguistique n'est pas exclusivement française, etc. En ce sens, je ne peux pas nier que je suis, sociologiquement, un "auteur romand". Ceci dit, écrire suppose aussi et surtout de se relier avec des textes qui ne sont pas tous, dieu merci, romands... L'idée d'une "écriture romande", par contre, me semble farfelue.

Dans Morts ou vif, votre premier recueil de textes, le narrateur évoquait notamment les résonances poétiques qu'avait pour lui le "patois". En ce qui vous concerne, vous sentez-vous sous l'emprise d'une langue scolaire, formatée ?

- Comme tous les gens obligatoirement scolarisés, la langue que j'ai intériorisée est en partie une langue "scolaire, formatée", selon les exigences de la communication. C'est la langue écrite officielle, dans laquelle on me demande de m'exprimer... Mais au-dessous, il y a un rapport plus affectif et sonore à une autre partie de la langue, celle que j'ai apprise avant l'âge de l'écriture: le français régional et le dialecte, dans mon enfance en Valais. Une langue sous la langue, en quelque sorte, réservoir de sensations et émotions anciennes. C'est cette langue que Morts ou vif convoquait comme la clef du souvenir.

Dans votre étude sur le "roman parlant", vous pointez, entre autres, les enjeux, attachés à l'intrusion progressive de la "parole vive" (stylisée) dans l'écrit. Dans votre prose, vous ménagez, dans une écriture à certains égards classique, ou rhétorique, des effets d'oralité. A quelles exigences répond ce double travail de l'écriture ?

- J'essaie justement de concilier (ou de réconcilier en moi) ces deux faces de la langue: faire en sorte que dans la langue officielle et "classique" dont je ne peux me passer pour écrire et communiquer, il y ait une place pour d'autres dimensions, pour une force expressive donnée par l'oralité. Si la langue souterraine vient au bon moment, elle ouvre démultiplie le potentiel émotif de la langue écrite traditionnelle.

Dans vos textes de fiction, vous montrez du goût pour les formes brèves, elliptiques. Pouvez-vous commenter ce choix ?

- Ce n'est pas un choix... Je ne cherche pas à écrire des "romans", ces longues choses où il faut à chaque instant craindre ou jouer l'invraisemblance... Inventer une histoire, des personnages, je ne sais pas le faire. J'aime raconter des histoires de vie. Or, celles-ci ne rendent leur plaine intensité, pour moi, que sous une forme elliptique, ou décantée. C'est un souhait irréfléchi, peut-être: qu'une vie, malgré tout son chaos - comme celle de "Lucien est ailleurs", dans Destinations païennes trouve, une fois transmuée en mots, sa forme essentielle (ou celle que je lui attribue, du moins) en quelques touches décisives. Quelques auteurs majeurs d'aujourd'hui, comme Pierre Michon ou Pierre Bergounioux, réussissent à cela...

Jérôme Meizoz, Morts ou vif, Editions Zoé, 1999.

Jérôme Meizoz, Destinations païennes, Editions Zoé, 2001.

LES "DESTINATIONS PAÏENNES" SUIVENT LE FIL TENU DE LA REVERIE

On traverse ici des récits brefs, au lyrisme discret, où l'infime fait événement. Le narrateur nous entraîne dans ses explorations immobiles: l'évocation d'une ville, le souvenir d'un humble, d'un déviant - rongé par l'alcool (ou le rêve) - autant de vies qu'il se figure en quelques traits. Mais ces visions sont aussitôt ternies par une tristesse toujours latente. Car il y a aussi, chez celui qui dit avoir "habit[é] toute la coupole de [ses] paupières", l'attente d'une "vie" qui n'advient pas : une insatiabilité. "Je sais m'orienter dans les rêves", dira le narrateur dans "Partance". Et ça sonne comme un défi lancé à cette "porte du réel [qui] se tient close". Du "réel", dont le narrateur se sent privé, aux vies ratées qu'il ne lui reste plus qu'à "imaginer", des mondes s'échappent, d'autres se recomposent. Dans les Destinations païennes, la formulation de la compassion peut paraître, à certains endroits, artificielle, et l'humanisme du propos un peu convenu ("Je me détourne des mendians. Ils me font honte. De moi.") Mais quelques récits ("A demi-né seulement", "Lucien est ailleurs", "Sainte lascive" témoignent d'une prose concise et tranchante qui devrait séduire les lecteurs de récits poétiques.

L'écriture de Jérôme Meizoz dispose minutieusement ses effets, se déploie avec délicatesse - préciosité diront certains - mais touche juste, pourtant, au gré d'une dislocation ou d'une ellipse: "Les beaux jours, je rejoins presque la fragile et mystérieuse condition des oiseaux : dans ma carcasse, ça chante."

Jérôme Meizoz, Destinations païennes, Editions Zoé, 2001.

Marc Van Dongen